

Thanys G

Apocalypse
Dans les secrêts du temps

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Prénom Nom de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PARTIE 1 :
**Quand le monde s'égare et se
perd...**

1

Maria Dolores, d'un air blasé, était assise devant son écran d'ordinateur. Comme à son habitude, elle souhaitait consulter ses mails, attendant avec impatience une réponse pour une candidature qui ne venait pas.

« Déjà plus de deux semaines que j'ai postulé. » se dit-t-elle :

« Et pourtant rien, même pas un message. A les entendre, ils m'avaient assuré qu'ils rappelleraient...Parle toujours, tu m'intéresses ! » lança-t-elle d'une voix forte.

Des paroles accompagnées d'un profond soupir qui, faute de pouvoir faire trembler les murs qui l'entouraient, fit se lever la mèche de cheveux sur son front. Tout en pensant tout haut, son doigt rageur cliquetait sur l'icône de la corbeille en haut à gauche de l'écran, envoyant pêle-mêle les innombrables offres publicitaires qu'elle avait reçues à la poubelle. Puis elle jeta un coup d'œil dans son studio, ce minuscule appartement qu'elle avait eu tant de mal à dénicher et qui était constitué d'une seule grande pièce qui, faisant à peine plus de vingt mètres carrés, servait à la fois de chambre, de salle de séjour et de bureau. La cuisine, elle, était placée dans un recoin obscur car cet appartement avait pour seul éclairage deux petites fenêtres qui donnaient sur une cour fermée. Quant à la salle de bain, sans ouverture, elle était séparée du reste par une mince cloison. Sur les murs, se dressait un papier peint défraîchi, en assez bon état malgré le temps mais qui était démodé quand même. D'après elle, il devait bien y avoir dix ans qu'il n'avait pas été changé. Alors que le seul radiateur de la pièce côtoyait un poêle à pétrole qu'elle avait récupéré de chez sa mère et qui lui était bien utile en hiver. Mais comment avait-elle pu accepter cela ? Elle-même parfois se le demandait. Il faut être un peu gourde pour supporter de vivre dans une telle cage...

Or, pour un budget d'à peine 350 euros, difficile de prétendre à mieux surtout que ses parents ne roulaient pas non plus sur l'or. Qui plus est, Barcelone était réputée pour être une ville prisée par les touristes étrangers et appréciée par les étudiants. Alors ce n'était pas simple de trouver un propriétaire qui accepte de louer à une jeune femme fraîchement sortie des études et qui se trouve être sans emploi. Ce n'est qu'au bout du cinquième appartement visité que l'un d'entre eux avait accepté, en ayant pris soin au préalable de lui demander une caution assortie des bulletins de paye de celui qui la représentait. Il fallait bien s'assurer qu'au moins, lui, travaille, qu'il ait vraiment les moyens de payer. Quand elle lui avait alors répondu, de sa faible voix, qu'elle avait à tout prix besoin de se loger d'abord pour pouvoir ensuite trouver un emploi, il lui avait répondu tranquillement :

« Ah mais mademoiselle, c'est normal, vous savez avec le marché du logement, c'est toujours pareil. C'est invariablement gouverné par la loi de l'offre et de la demande. Et vous n'êtes pas la seule à vous être positionnée pour cette location. Derrière vous, il y en a d'autres qui attendent. »

« Je sais, je sais. » lui avait-elle alors répliqué pour tenter de s'expliquer :

« Mais comprenez, c'est un peu le serpent qui se mord la queue. Pour travailler, il faut avoir un logement mais pour avoir un logement, il faut travailler ! »

Il l'avait regardé d'un air perplexe comme s'il ne savait incidemment pas quoi penser puis il s'était contenté d'ajouter plus fermement :

« Il me faut la caution et les fiches de paie, un point c'est tout. C'est comme ça que je procède avec tous ceux à qui je loue et qui n'ont pas de revenus. Moi aussi, j'ai des problèmes. Qu'est-ce que vous croyez ! J'ai mes gosses à nourrir... D'autant que je suis plutôt sympa, j'accepte de louer à des chômeurs. Car y en a, croyez-moi, qui ne s'embarrassent pas ! »

Maria avait alors baissé les yeux en signe de soumission et elle avait dès lors accepté de lui fournir les papiers qu'il réclamait même si elle aurait préféré ne rien demander à son père.

A vingt-trois ans, en dépit de quatre années d'études supérieures pour décrocher son diplôme, malgré un stage effectué en entreprise, elle en était réduite à faire appel au paternel alors même que ce dernier avait plus d'une fois râler en lui rappelant que ses études coûtaient cher. Comment allait-il prendre le fait qu'elle reste encore à son âge dans ses basques, lui qui avait commencé à travailler dès l'âge de dix-neuf ans avec en poche seulement un CAP de mécanicien ? Surtout qu'elle n'avait pas encore droit au revenu minimum qui n'était qu'accordé qu'aux personnes sans emploi à partir de l'âge de vingt-cinq ans. Elle, trois fois plus diplômée que lui, démarrait moins bien dans la vie active plus de trente ans plus tard alors même qu'elle avait été mieux formée et qu'elle avait déjà fait plus de démarches que lui à son actif. Comment était-ce possible ? Il lui avait dit qu'en 1970, il n'avait pas eu besoin de chercher pendant longtemps pour trouver. Dès la quatrième candidature, il signait son contrat d'emploi dans un garage alors qu'elle, avait envoyé plus d'une soixantaine de lettres de motivation sans avoir la moindre réponse. C'est à peine si elle avait réussi au préalable à décrocher deux entretiens d'embauche qui en plus, n'avaient pas donné de suite. La preuve, cela faisait maintenant plus de dix mois qu'elle était dans ce foutu studio et que ses tentatives restaient infructueuses. Attendre, attendre toujours attendre qu'un courrier arrive, qu'une réponse au moins se présente. Chercher, chercher, toujours chercher des offres sur les sites, les annonces, les journaux qui donnent l'impression d'être de moins en moins nombreuses...Or, sa mère même en venait à croire qu'elle ne faisait rien, qu'elle se laissait vivre, songea-t-elle en repensant à leur dernier entretien au téléphone :

« Ah, je suis sûre que tu ne fais pas ce qu'il faut. » avait-elle rétorqué sitôt qu'elle lui avait répondu par la négation à sa question.

« Je ne sais pas moi, ça doit pas être si sorcier que ça de trouver...Non, non, je parie que tu fais la fête avec des copines ou que tu ne penses qu'à flirter, faire du shopping. »

« Mais maman, tu sais très bien que je n'ai pas d'argent et que je ne vais pas aggraver ma situation ! » s'était-elle exclamée dans un

soupir. « Oh, j'en sais rien : après tout, je ne suis pas dans tes comptes. Et aujourd'hui, faut se méfier, les gens sont tellement cachottiers. »

Sur ce point-là, ce n'était pas Maria qui la contredirait sauf que c'était quand même sa mère et que depuis qu'elle la connaissait, depuis toute petite, elle n'avait sur ce sujet rien à lui reprocher. Elle avait alors eu comme un goût amer dans la bouche, un peu comme si quelque chose avait du mal à passer. Même si elle n'avait rien dit, elle avait senti monter en elle une vague d'incompréhension. Un peu comme un matelot qui participe à une course où il se sait en retard et seul face aux éléments, elle avait vraiment l'impression d'être isolée tout en étant taraudée de près par l'échec...

2

Diane Forêt prenait son petit déjeuner tranquillement dans le grand salon où passaient, à travers l'entrebâillement des volets, les premières lueurs de l'aube. Tout en sirotant son café chaud dans lequel elle trempa quelques tranches de pain au beurre et à la confiture, elle ne put s'empêcher de penser à ses parents. Il lui manquait tant, eux, qu'elle avait toujours vu s'activer à la ferme et qui n'avaient jamais faibli. Pourtant, peu après l'annonce de l'accident, la jeune femme une fois le chagrin du deuil passé avait hésité. A ce moment-là, elle aurait voulu poursuivre ses études, se rêvant journaliste mais elle n'avait pas eu le cœur de tout lâcher, d'abandonner ce qu'eux, avaient mis tant de temps à bâtir. Alors, en dépit de la proposition alléchante d'achat qui lui avait été faite, elle avait refusé : il lui était trop difficile de vendre cette vieille bâtisse dans laquelle elle avait passé toute son enfance. Et puis, ce n'était pas comme si elle n'avait pas d'expérience dans ce travail. Depuis toute petite déjà, elle avait participé aux travaux des champs : traire les vaches, distribuer du maïs aux poules, cueillir les fruits dans le verger, ramasser les légumes dans le potager...Au moins, elle connaissait son monde et elle pouvait perpétuer ce savoir-faire. Bizarrement, elle se disait que c'est un peu comme si ses parents n'étaient pas complètement morts comme s'ils continuaient à vivre à travers leur fille. Pourtant, force est de constater que beaucoup ne pensaient pas comme elle. A Azenac, ce petit village où elle avait grandi, elle avait vu ses voisins désertier la campagne, des amis d'enfance qui pour la plupart n'avaient pas hésité, eux, à vendre l'affaire familiale.

« Trop encombrant pour nous. » lui avaient-ils dit avant de s'expliquer :

« On préfère s'installer en ville. Là, au moins, on aura toutes les commodités dont on peut rêver...les grandes rues bordées de commerces pour faire du shopping, un centre actif et animé que nous rejoindrons le soir venu. On pourra faire des sorties. On ira au cinéma, au musée, au théâtre, aux cafés où là, on est sûr de rencontrer plein de monde. »

Parfois dans la grande salle boisée et vide du salon, Diane songeait à eux en s'imaginant la vie qu'ils menaient et elle ne pouvait s'empêcher de se dire alors que si elle avait fait comme eux, elle serait moins seule. Or, elle se laissait trop porter par ses pensées car la pendule venait de retentir ses six coups : il était six heures, l'heure d'aller à l'étable...

Lorsqu'elle revint chez elle, après avoir mené les vaches aux prés et après avoir jeté le grain aux poules, elle s'assit à son bureau et commença à feuilleter le cahier des comptes. Une légère bouffée d'anxiété monta en elle, redoutant toujours ce moment difficile. Autrefois, ses parents n'avaient, semble-t-il, aucune difficulté financière. Même s'ils n'étaient pas particulièrement riches, ils s'en sortaient comme on dit et ils parvenaient à subvenir aux besoins de leur famille. Alors comment expliquer, qu'elle trouvait cela si compliqué de dégager une marge suffisante ? Après tout, ce n'était pas comme eux qui avaient eu trois enfants à nourrir, à habiller, à scolariser en plus des animaux à s'occuper. Eux qui avaient économisé assez pour qu'elle et ses deux frères se partagent un testament plus que correct. Il faut dire que tous les trois avaient été surpris quand le notaire leur avait fait part du montant de cette épargne-là. Non, elle n'avait à se soucier que d'elle-même. Alors même si évidemment, elle s'offrait davantage de plaisirs qu'eux, qu'elle s'achetait plus de vêtements, d'accessoires ou de livres qu'eux, même si elle aimait parfois, lorsqu'elle obtenait l'accord d'un de ses frères pour s'occuper de la ferme en son absence, voyager à l'inverse de ces parents, il ne fallait quand même pas exagérer : à elle seule, elle n'avait pas les besoins ou les désirs de cinq personnes !

Or, elle le savait depuis déjà plusieurs années même s'il lui était toujours déplaisant d'y repenser, les habitudes avaient changé :

les villageois, non seulement étaient moins nombreux mais en plus, la plupart d'entre eux prenaient leur voiture pour aller faire les courses au centre commercial du coin, à Aucambon, à seulement cinq kilomètres de là. Alors, il leur était passé l'envie de se rendre dans les fermes voisines pour acheter quelques œufs, quelques lapins ou poulets, accélérant par leur nouveau goût, l'intention de ses amis d'enfance de quitter le village. A l'attrait naturel de la ville, s'ajoutait pour eux la crainte qu'il n'y ait plus de perspectives d'avenir à la campagne, ce qui constituait un argument supplémentaire non négligeable à leur choix de départ, d'exil rural. Une fois de plus, Diane, le regard errant à travers la fenêtre sur l'horizon, se mordit les lèvres en se disant que ce sont ses anciens amis qui avaient eu raison, qu'elle aurait dû les suivre en quittant ce mouvoir tant qu'il était encore temps. Puis elle se résigna à se ressaisir et à jeter à nouveau un coup d'œil plus consciencieux sur la feuille des comptes. Que faire ? Pour maintenir l'affaire à flots... Au début, grâce à l'apport du leg, elle parvenait encore à gagner plus qu'elle ne dépensait mais depuis, maintenant plusieurs mois, la roue avait tourné. Il fallait se rendre à l'évidence : elle enregistrait perte sur perte. Certes, rien de catastrophique pour l'instant : de petites sommes en moins chaque mois qui s'écoulait en plus. Force est de constater qu'elle ne pouvait plus compter sur la seule activité du marché, le mercredi et samedi matin, pour se constituer son salaire. Il fallait qu'elle trouve une autre solution d'autant plus qu'ayant choisi de reprendre la ferme et qu'ayant arrêté du coup ses études, elle ne voyait vraiment pas quoi faire à moins de s'inscrire au chômage. C'est alors qu'elle songea à Eric Boucher, un ancien camarade d'école, un ex-compagnon avec qui elle avait flirté et qui, comme elle, avait choisi de rester sur les terres de ses parents. Elle l'avait revu par hasard, un mois plus tôt au marché de Rasbatan où il était venu la voir discuter avec elle. C'est là qu'il lui avait annoncé poursuivre lui aussi dans l'agriculture sauf qu'en ce qui le concernait, les affaires étaient prospères. Or, comme il avait insisté pour qu'elle vienne le voir chez lui et qu'il lui avait laissé son numéro de téléphone, pourquoi ne pas oser le contacter ? Il la conseillerait peut-être pour l'aider à se développer ou mieux encore, il la mettrait en relation avec des connaissances qui

pourraient lui offrir de nouveaux débouchés... A nouveau son regard mélancolique et songeur se perdit dans le vide avant que Diane ne se ressaisisse et ne prenne le combiné de téléphone qui était à côté d'elle sur le bureau.

3

David Campbell écrasa hâtivement sa cigarette à moitié consumée et s'empessa de se rendre dans la salle de réunion en saluant rapidement ceux qu'il rencontrait au passage. Comme d'habitude, il n'avait pas le temps, il n'avait jamais le temps. Parfois, il se disait à lui-même que s'il avait su ce qui l'attendait, il aurait peut-être choisi une autre voie. Mais il faisait la fierté de ses parents, voire même de ses amis. Ils le félicitaient, l'admiraient d'autant plus qu'il les agaçait, lui avec son foutu parcours sans faute. Car il n'y avait pas une seule fausse note sur sa feuille de route professionnelle qui comprenait, entre autres, diplômes avec mention, plusieurs stages dont le premier dans une radio locale et un carnet de relations rempli avec de précieux contacts qui étaient venues à lui, à ses débuts, sans qu'il ait eu besoin de trop chercher. C'est tellement rare pour un jeune homme qui était issu de la middle-class et qui ne faisait donc pas parti du milieu. Mais lui, avait eu cette aubaine que d'autres camarades de sa promotion n'avaient pas eu et qui continuaient de chercher ou de cumuler les petites missions avec l'espoir qu'un jour, ils auraient un poste comme lui. Alors pourquoi se plaindre ? A trente-cinq ans, il avait tout ce qu'il faut pour lui et qui représentait le rêve américain : une belle voiture, un loft moderne et spacieux, des conquêtes faciles avec en plus deux chiens, Jamy et Santa qu'il adorait même si, eux, n'étaient pas supposés faire partis de la carte postale d'usage. Ainsi, bien qu'il râlait parce qu'il lui fallait souvent courir, prendre un train, un avion, sauter dans un bus pour se rendre à l'autre bout du pays ou parfois à l'étranger, il avait des opportunités impressionnantes qui rendaient sa vie toujours plus riche comme des rencontres avec des célébrités, des descentes et séjours dans des hôtels 4 ou 5 étoiles, des repas dans des restaurants réputés....Entre deux rendez-vous, il lui arrivait même de visiter la ville de passage

dans laquelle il se trouvait pour découvrir son patrimoine culturel. D'autant que si une occasion de se cultiver se présentait à lui, David était le premier à la saisir. Alors, même si le travail lui demandait beaucoup et qu'il n'était pas souvent auprès de ses deux labradors chéris, il n'allait quand même pas se plaindre ! Deux semaines plus tôt, il était encore en Australie au bord de la mer avec une splendide créature qu'il interrogeait pour les besoins d'une interview. Soudain, le bruit d'une porte qui claque retentit. John Major fit, comme à son habitude, une entrée fracassante. Il arriva avec près de dix minutes de retard, un retard fréquent le concernant dont il ne s'excusait jamais. Mais enfin il était là et l'équipe des journalistes, étant au complet, la réunion pouvait commencer...

Lorsque David ressortit du bureau, il avait le sourire aux lèvres. Il tenait un sujet inespéré pour sa carrière, le type même de sujet qu'il convoitait : un scandale de corruption politique qui éclaboussait le gouvernement. Le ministre des Finances en personne, Kerry Mc Cormic, avait été épinglé par les services fiscaux pour avoir fait une fausse déclaration sur son capital car il aurait omis de signaler l'existence d'une résidence secondaire... surprenant pour un homme qui est censé représenter de par ses fonctions, un modèle de probité publique. En réalité David ne s'en étonnait qu'à moitié tant des scandales, de plus en plus tortueux, éclataient au grand jour. C'est à croire qu'ils se bousculaient au portillon, qu'ils s'étaient donnés le mot d'ordre entre eux pour étendre leur empire. C'est vrai qu'il avait foncé quand le boss avait proposé à l'équipe ce sujet. Il s'était aussitôt désigné et avait montré une vraie motivation quitte à devancer Steeve Reeves, pourtant un collègue qu'il appréciait et qui s'était lui aussi montré intéressé. Du coup, à lui de traiter cette affaire qui lui brûlait les doigts. Or, par où commencer ? Pour remonter la piste et tenter de faire la lumière, il lui faudrait nécessairement prendre contact. Tout justement, il connaissait quelqu'un dans le gouvernement qui pourrait l'aiguiller et lui arranger peut-être un entretien avec un des membres du ministère...

« C'est parti ! » pensa tout haut David, enthousiaste, avant de poursuivre :

« En route pour une enquête passionnante du nouveau Sherlock Holmes des médias, j'ai nommé moi-même ! »

Et ce faisant, il héla un taxi qui s'arrêta aussitôt devant lui et monta à bord. Il savait que ce n'était que le début, que le plus dur restait à faire, mais il ne pouvait s'empêcher de jubiler intérieurement. Sitôt rentré chez lui, il devait d'abord appeler deux ou trois personnes dont Suzy qui lui avait déjà adressé un message et il ferait sa liste de contacts. Déjà, il se voyait travailler pour une chaîne de télévision car s'il réussissait, s'il menait à bien ce projet, de nouvelles portes pour lui allaient s'ouvrir. Une telle expérience sur son CV valait son pesant d'or. C'est comme une marque, un insigne qui prouvait ses compétences et démontrait la valeur de son travail. A peine trentenaire et il allait devenir plus reconnu que d'autres qui étaient dans le métier depuis plusieurs décennies ! Vraiment le destin ne se moquait pas de lui et lui déroulait son tapis rouge.

« Quel veinard ! » allaient lui dire une fois de plus ses potes qui, à demi-jaloux, s'exclameraient sans doute :

« Y a vraiment qu'à toi qu'il arrive des trucs pareils ! »

Le taxi freina et s'arrêta. David lui tendit deux billets en lui laissant le soin de garder la monnaie puis il monta d'un pas pressé l'escalier en colimaçon qui dominait le hall en marbre de l'immeuble. Une fois de plus, il n'avait pas le temps...

4

Maria était toujours seule dans la grande pièce de son studio. Tant bien que mal elle essaya de se frayer un chemin entre le canapé, la table, le lit, et la télévision. Sans faire exprès, une fois de plus, elle renversa la plante que sa tante lui avait offerte pour son anniversaire et qui était posée à même le sol, près du meuble hifi vidéo.

« C'est sûr, faudrait que je lui trouve une autre place. Elle a vraiment trop poussé ! »

Mais en regardant autour d'elle, elle ne voyait pas. Non, décidément, ce studio était trop petit. Pour la énième fois depuis plus d'un an et demi, Maria sortit son ordinateur d'un recoin qu'elle plaça sur la table pour faire des recherches. Sous ses yeux, défilaient images et gros titres d'articles sur la toile. Experte dans ce domaine, Internet n'avait pour elle aucun secret même s'il était impossible de prétendre tout découvrir. Souvent, elle se laissait porter par le courant de la chaîne des informations qui se déroulait devant elle car il lui semblait qu'elle n'avait que cela à faire pour occuper ses journées. Certains sujets la faisaient réagir et la poussaient à commenter quand d'autres, glissaient sur elle et s'enchaînaient. Une lumière blafarde l'enveloppait, pâles rayons qui filtraient à travers les fenêtres que reflétait un ciel gris. La jeune femme soupira et bâilla avant de poursuivre sa lecture. Elle décida après une heure de recherches de s'interrompre pour boire un café et fumer. Une fois de plus son regard errait en quête d'une horloge imaginaire. Il faudrait aussi qu'elle demande à un de ses parents de lui en offrir une étant donné qu'eux-mêmes n'y pensaient pas. Puis machinalement, comme elle se sentait étrangement lasse, elle se posa sur le canapé avec sa tasse à la main, la cigarette aux lèvres. La torpeur se fit plus forte et elle se déchaussa pour s'étendre, une fois le